

Les
cloches
sonnent

Julien Croisier

Julien Croisier

Les cloches sonnent

© Julien Croisier, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-9859-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Crédit couverture : Ana Leni Frei

www.analenifrei.com

À mes grands-parents

Première partie

1.

Il n'en avait pas fallu plus pour que je me décide, et je marchais dans les couloirs mornes pour la dernière fois. Je ne portais plus aucune attention aux autres étudiantes et étudiants coincés comme moi dans ces pauvres bâtiments sans aucune perspectives. *Appuyez ici pour prendre un ticket.* Je me penchai, attrapai le câble d'alimentation, et terminé, les tickets. Je passai la porte sans frapper et m'installai en face de la conseillère aux études. Elle ne parut pas si surprise, et presque contente de me voir.

« Qu'est-ce qui vous amène cette fois, Jules ? »

« J'arrête. » répondis-je.

« Vous arrêtez » elle marqua une courte pause. « Vous arrêtez de débarquer toutes les semaines dans mon bureau pour hurler que la seule chose à faire de cette université c'est de la brûler ? »

« Non, j'arrête. Tout court. Je m'en vais avant de tomber par hasard sur un bidon d'essence et une boîte d'allumettes. »

2.

Elle avait protesté, bien sûr. Je venais de passer presque huit ans dans ces murs, à intervalles irréguliers. Des aller-retours sans passer par la case *départ*, ou plutôt en la manquant de peu, à chaque fois. Je m'étais finalement décidé pour des études de sciences sociales que j'avais ensuite effectuées dans l'attente constante de la suite, ou d'une suite. La prochaine étape. L'Erasmus de fin de Bachelor, le Master supposé être libération complète des cours non-sens enchevêtrés dans un mystère le plus total, et finalement la réalisation ultime, brûlante, merveilleuse et terrifiante : l'université ne servait à rien. J'y avais cru durant quelques temps pourtant. L'illusion était trop belle ; deux semestres de cours par an donnés par des personnes capables, formées et passionnées, cherchant à transmettre leurs savoirs. Un échange entre personnes arrivées de régions et milieux différents qui devait donner naissance à de formidables constructions avant de se lancer, prêt, dans le marché du travail et de pouvoir exercer le métier de son choix. J'étais arrivé dans mon premier auditoire les yeux remplis d'étoiles, impressionné peut-être au point de m'aveugler.

Ma première année fut un échec, bien sûr. On ne réussissait plus sa première année du *premier coup* depuis longtemps. Non, il fallait d'abord porter sa croix. N'empêche, ayant passé une bonne partie de mon temps à sortir et faire la fête, j'avais laissé la responsabilité de ce retard m'incomber. Il n'était pas encore imaginable de remettre en question les cours donnés en bloc par une personne à six-cent autres puisque si l'université était le lieu ultime de savoir et de formation, alors elle devait entasser ses étudiants de la sorte pour une bonne raison. Les classes surchargées remises en cause dans les écoles et les lycées ne concernaient pas la faculté. Non, elle devait avoir trouvé une meilleure solution du haut de son perchoir.

Et quel perchoir ! Je me dirigeai vers mon vélo afin de quitter le campus et l'échange à peine passé avec ma chère conseillère aux études résonnait en moi plus fort que les basses après une soirée en boîte.

« Vous ne voulez pas m'en parler, plutôt ? Vous êtes à trois mois d'obtenir votre diplôme, et tout arrêter maintenant signifierait perdre tous vos crédits. »

avait-elle prononcé calmement.

« Mes crédits ? Ces putains de crédits ? » m'étais-je emporté.

« Pardon ? »

« Pardon, effectivement. Mais vous conviendrez tout de même que ces crédits ne valent finalement pas grand-chose. Vous savez, en presque cinq ans, j'ai dû en obtenir bon nombre sans rien apprendre. Non pas que je n'aie sciemment pas travaillé, mais il ne nous est que rarement demandé de vraiment apprendre autre chose que de savoir remplir un questionnaire à choix multiples, répondre à des questions plus ou moins ouvertes ou rendre des dossiers répondant systématiquement aux mêmes schémas. Alors très bien, mes crédits. Ils n'ont aucune autre valeur que celle de certifier que j'ai bel et bien passé du temps à suivre des cours et passer des examens dans votre institution, que j'ai servi quelques fois de petite main aux projets de recherches des professeurs avant d'obtenir le tampon de timbrage final, soit le diplôme, décerné en plus à la chaîne au cours d'une cérémonie ennuyeuse et trop longue. » J'avais repris mon souffle et elle avait patienté avant de me répondre. Elle m'avait regardé alors avec une tendresse presque maternelle et j'avais compris pourquoi je m'étais quelques fois emmêlé les pinceaux lors de nos rendez-vous en l'appelant *maman*.

« Vous savez, Monsieur Sira, j'ai de la peine à comprendre pourquoi vous êtes resté ici si longtemps. Quand que je vous ai vu arriver pour la première fois dans mon bureau il y a quatre ans, vous me parliez d'obtenir de bonnes notes pour pouvoir partir en échange en Écosse et des meilleurs cours à suivre à cette fin. Je vous ai aidé, vous y êtes arrivé. Vous êtes rentré, avez débuté un Master et six mois après à peine, vous débarquiez à nouveau m'annoncer un départ prématuré, schéma répété ensuite à chaque rentrée jusqu'à aujourd'hui. Vous ne voudriez pas m'expliquer ? »

Mon vélo était devant moi et il n'était plus temps de penser. Je l'avais appelée Alice dix ans auparavant en me l'offrant. À l'époque un peu en référence aux merveilles mais surtout pour le plaisir de pouvoir annoncer joyeusement m'en aller « monter Alice ». Les choses avaient depuis passablement évolué et je me contentais de sourire parfois en repensant à mes anciennes phrases, et aux merveilles, surtout. J'attachai mon casque et formai un ourlet sur la jambe droite

de mes jeans en lançant ce qui devait être un dernier regard sur les bâtiments d'époques différentes construits pêle-mêle sur le terrain du campus. Une étreinte passionnée ici, un banc qui m'avait accueilli pour la nuit là, et puis quelques autres souvenirs éparpillés. Je pris une grande respiration. C'était terminé. Devant moi la liberté, enfin. Après de nombreuses tentatives avortées, des vellétés de départ manquées par flemmardise officiellement mais par couardise officieusement. Peut-être aussi par confort. J'étais en sécurité dans ces murs, il n'y pouvait rien m'arriver de terrible ou de merveilleux, et je ne pouvais y devenir horrible ou magnifique. Je pouvais en revanche me lancer sans cesse contre le cadre imposé et grogner ensuite à haute voix dans mon coin à qui voulait bien l'entendre contre toutes les injustices que ce système universitaire formait sans jamais risquer de le briser. Le confort glacial plutôt que le changement brûlant, j'avais fait mon choix. Ou avais-je vraiment décidé ? S'agissait-il vraiment de couardise ou de flemmardise volontaire ? J'étais, je crois, surtout terrifié. Le monde était immense et bien que je ne souhaitasse pas en faire le tour avec un sac à dos - ce qui m'avait toujours dérangé dans le sens où il me semblait que les récits de voyage de mes amis tournaient surtout autour de leurs rencontres avec d'autres personnes Européennes, Australiennes ou Américaines dans des auberges de jeunesse aseptisées - les possibilités semblaient infinies. Je sentis pourtant toujours la peur en poussant les premiers coups de pédale pour rentrer chez moi. Mais elle ne me terrifiait plus. Enfin, je bougeais. Je pédalais de toutes mes forces pour sentir le vent s'écraser sur mon visage et souris de toutes mes dents. Mon ventre et ma poitrine étaient grand ouverts, comme une montée exceptionnelle d'une drogue inconnue censée résoudre les maux de la terre.

Je constatai plus tard devant mon miroir en ouvrant la bouche que des moucheron y avaient commencé un cimetière.

3.

Évidemment, toute grande décision de ce type devait se préparer. C'était donc dans cette logique que je n'avais consulté ni prévenu qui que ce fut. Il me semblait nécessaire de réaliser par là un bel effet de surprise. J'avais toujours eu une légère affection pour le dramatique, pour les grands gestes. Cela permettait avant tout de ne pas trop s'ennuyer, de rendre la routine incroyable en la tournant dans tous les sens, la pressant pour en extraire l'unique. Je me retrouvais donc souvent dans des situations incompréhensibles pour mon entourage qui ne manquait que rarement de me le faire remarquer. Mais j'aimais l'incompréhensible, il était toujours surprenant.

N'empêche, je commençai à me rendre compte en me réveillant ce matin-là qu'il ne serait sans doute pas si aisé que cela d'annoncer mon départ et surtout mon arrêt à mes proches. Je contemplai donc longuement l'idée de simplement ne rien dire et de laisser une lettre, distribuée en plusieurs exemplaires par le service postal mais très mystérieuse, sans pour autant provoquer trop d'inquiétude de la part des personnes qui la liraient. Mais cette solution manquait de piquant et surtout de spectacle. En effet, j'avais comme tout le monde déjà rêvé être présent à mon enterrement, et manquer celui de mon ancienne vie en l'annonçant par procuration m'apparut insuffisant. Il fallut donc faire une liste. Une liste rapide tout de même, je comptais partir aussi vite que possible et je devais m'annoncer à un nombre considérable de personnes. Il faudrait ensuite me rendre à la banque pour y retirer mes maigres économies en argent liquide et annoncer mon changement de domicile à l'administration, il y avait du pain sur la planche. Je décidai donc évidemment de commencer par une sieste.

Je rouvris les yeux en début d'après-midi, après avoir rêvé comme souvent de longs cheveux blonds s'éloignant dans le vent. Je me rendis dans la cuisine de mon appartement en colocation avec mon frère qui était parti de bonne heure pour se rendre au travail. La vieille cafetière n'avait pas été nettoyée (par ma faute) et je dû donc en préambule en vider le marc. Cela ne me dérangeait pas vraiment. J'y trouvais toujours un certain plaisir dans la mesure où ce